

Yvon Brès

[Professeur émérite à l'Université de Paris VII]

« L'apport freudien »

Le Portique. Revue de philosophie et de sciences humaines,

Numéro 2 - 1998, *Freud et la philosophie*

Mis en ligne le 15 mars 2005

URL : <http://leportique.revues.org/document323.html>

1. Bien que je prenne la liberté de donner pour titre ¹ à cet exposé celui de la récente encyclopédie de la psychanalyse qu'a dirigée et publiée chez Bordas, avant que nous ayons la tristesse de le perdre, mon ami Pierre Kaufmann, professeur à Paris X ², l'objet en sera forcément, dans le cadre de cet enseignement d'initiation, plus limité et plus modeste. Ce ne sera pas « la psychanalyse » en général, cet immense mouvement qui, depuis cent ans environ, a tant fait écrire et parler (cela continue de nos jours : à preuve l'énorme *Dictionnaire de la psychanalyse* que viennent de publier chez Fayard Élisabeth Roudinesco et Michel Plon, ou encore une émission sur la 3 mercredi dernier, ou encore le dernier numéro du *Nouvel Obs.*). Ce sera : l'apport de Freud, non point son apport dans tous les domaines, mais l'apport qui lui est propre. La question que je pose est donc la suivante : Freud a-t-il vraiment inventé quelque chose, et, si oui, quoi ?

2. Dans cette perspective, je suis particulièrement heureux de m'adresser à des étudiants en médecine. En effet, depuis quelques années, chez les médecins, l'intérêt pour la psychanalyse est sur le déclin. Autour de 1960 ou de 1970, tous les jeunes psychiatres et pas mal de médecins pensaient que, pour bien exercer leur métier, ils devaient se faire psychanalyser, et on adressait les patients aux psychanalystes comme si la psychanalyse était une panacée. De nos jours, on a tendance à faire confiance aux drogues. Même certaines entités nosologiques utilisées par la psychanalyse sont passées de mode. En 1970, on croyait encore beaucoup que la « névrose obsessionnelle », entité créée par Freud en 1896 ³, avait une structure dont seule une longue psychanalyse pouvait venir à bout. De nos jours, les psychanalystes ont beau avoir eu l'idée de traduire *Zwangsneurose* par « névrose de contrainte », la plupart des psychiatres oublie la structure, se contentent de parler de « Troubles Obsessionnels Compulsifs » et donnent de la fluoxétine — ou quelque'autre antidépresseur.

3. Vous allez donc, en tant qu'étudiants, en tant qu'internes et en tant que médecins, baigner dans une atmosphère scientifique qui ne sera pas favorable à la psychanalyse, ou du moins à la psychanalyse telle qu'elle se pratique encore actuellement : trois quarts d'heure sur le divan, trois fois par semaine pendant de longues années, avec tout un édifice conceptuel et toute une littérature théorique qui emplissent des volumes. Cette psychanalyse, mon rôle n'est ici ni de la présenter, ni de l'attaquer, ni de la défendre : pour cela, l'information ne manque pas et elle est à votre disposition partout. La question que je me pose ici est simplement de savoir ce que Freud a inventé vraiment : qu'est-ce que notre siècle lui doit qui ne se trouve pas ailleurs ? Mon idée — et c'est pourquoi, je le répète, je suis heureux de parler de cela à de futurs médecins — c'est que Freud, qui n'était originairement ni philosophe, ni psychologue, ni même psychiatre, mais médecin et

neurologue, a inventé quelque chose qui risque d'intéresser encore les médecins, indépendamment de la référence à la psychanalyse telle qu'elle se pratique aujourd'hui.

4. Précisons encore la question : cent un ans après l'apparition du mot « psycho-analyse » (dans ce même article publié en français par Freud dans la *Revue neurologique* du 31 mars 1896 ⁴), avec le recul dont nous disposons maintenant, qu'y a-t-il dont on puisse créditer Freud de manière spécifique comme on crédite Denis Papin du principe de la machine à vapeur, Harvey de la découverte de la circulation du sang et Sir Alexander Fleming de l'invention de la pénicilline ? On s'est plu à parler d'une « révolution psychanalytique » (c'est le titre d'un livre de Marthe Robert, tiré d'émissions radiophoniques des années 60), mais sur quoi repose cette révolution ? S'appuie-t-elle sur un « apport » proprement scientifique dû à Freud, apport qui ferait de lui un savant et non un philosophe ou un « penseur » ?

5. La question paraît incongrue parce que, quel que soit le jugement que l'on porte sur les thèses psychanalytiques, on aurait plutôt tendance à penser que la masse des notions qu'il a apportées est abondante, surabondante même : l'inconscient, le transfert, le narcissisme, les mécanismes de défense, la trilogie ça-moi-surmoi, le couple pulsion de vie-pulsions de mort, bref tout ce qui emplit les dictionnaires de psychanalyse. Quel bel édifice, diront les psychanalystes admiratifs ! Que de notions discutables, diront les sceptiques ! Et pourtant qu'y a-t-il dans cet édifice qui soit une découverte — ou une invention — au sens banal où l'histoire des sciences est jalonnée de ces trouvailles qui sont universellement acceptées et qui changent nos vies ? Avec le recul que me donnent, à moi aussi, plus de quarante années de fréquentation de l'œuvre de Freud et de recherches, soit solitaires soit collectives, sur ses rapports avec la médecine, la psychologie, la littérature, la philosophie et la religion, j'ai eu souvent, je l'avoue, tendance à penser qu'il n'avait rien inventé !

6. Entendons nous bien : qu'il ait dit, à propos de l'inconscient, du transfert, des pulsions de vie et de mort, et même à propos de la tragédie et de la religion, de fort belles choses méritant de retenir l'attention parce qu'elles n'avaient pas été dites avant lui de la même manière, c'est évident. Mais que, sur tel ou tel point précis, nous lui soyons redevables d'une découverte entrée dans notre acquis universel, comme la machine à laver ou la pénicilline, c'est ce dont j'ai eu pendant longtemps de plus en plus tendance à douter. D'où la tentation de dire que Freud a effectué une sorte de « synthèse géniale » de thèmes très divers, ou plutôt qu'il était une sorte de génie polyvalent, capable de s'occuper à la fois des aphasies en neurologue, de l'hystérie dans la perspective de la remémoration cathartique, de l'interprétation des rêves, de la sexualité infantile, de la peinture de Léonard de Vinci, des problèmes de la tragédie, de questions ethnologiques, bref de mettre sa touche personnelle un peu partout, mais sans qu'on puisse jamais le ranger parmi les inventeurs au sens banal du terme.

7. Mais si je pensais cela, je n'aurais certainement pas accepté de vous en entretenir. Il n'y a, en effet, rien de plus fastidieux et décevant que ces revues où l'on fait la liste des contributions d'un auteur à différents secteurs de la culture sans rien approfondir. J'aurais plutôt choisi l'un d'entre eux et montré, par exemple (puisque c'est une question qui m'a beaucoup intéressé) comment, à propos de la tragédie, Freud s'inscrit dans une tradition qui commence avec Aristote et qu'illustrent des auteurs comme Hegel, Hölderlin, Nietzsche et Heidegger. Mais je n'aurais pas posé brutalement la question de l'apport freudien. Si je le fais, c'est parce que je crois qu'il y a un point sur lequel l'œuvre de Freud contient un apport spécifique, c'est la sexualité infantile, plus précisément ce qu'il appelle la « théorie sexuelle ». J'ajouterai tout de suite que, bien que sa théorie de l'origine sexuelle des névroses soit universellement connue et passe pour très banale, sa spécificité n'apparaît pas suffisamment parce qu'on ne voit pas assez que, pour Freud, la sexualité

orale et la sexualité anale correspondent à des organisations et à des processus synchrodiachroniques qui ont à la fois des aspects psychiques et des aspects physiologiques.

8. Voilà, en quelques mots, l'essentiel de ce que je veux dire aujourd'hui et la raison du choix du sujet de cet exposé : à mon avis, c'est cela l'apport freudien et, à la limite, rien d'autre.

9. Vous allez me dire que je cultive le paradoxe, que je fais de la provocation ; et j'en ai bien conscience. Mais si je procède ainsi, c'est pour mieux faire ressortir la spécificité de la « théorie sexuelle » de Freud par rapport aux autres thèses qu'on lui attribue et son intérêt non seulement pour la psychanalyse, mais aussi pour la médecine. À cet effet, et faute du temps qui me permettrait de donner plus d'explications, je voudrais présenter trois idées :

10. 1) La plupart des thèses que l'on attribue à Freud ne lui sont pas propres : ou bien elles existaient avant lui, ou bien elles ont été énoncées après lui.

11. 2) En revanche, on peut suivre dans son œuvre, essentiellement entre 1895 et 1905, l'élaboration lente et pénible de l'idée que les névroses ont pour origine des troubles dans ces organisations synchrodiachroniques, à la fois physiologiques et psychiques, qu'il appelle érotisme oral et érotisme anal.

12. 3) L'importance de cette invention (ou de cette découverte) s'efface quelque peu au cours du développement de l'œuvre de Freud et dans les travaux des psychanalystes — ce qui est dommage, car elle pourrait être à la base d'échanges théoriques fructueux entre la psychanalyse, la psychologie et la physiologie du système nerveux.

13. Commençons par préciser un peu ce que j'ai dit tout à l'heure quant aux conclusions auxquelles semblait conduire une longue réflexion sur l'œuvre de Freud et sur la littérature psychanalytique. Évoquant la plupart des grandes thèses dont on crédite couramment Freud, je disais qu'ou bien elles existaient avant lui ou bien elles ont été inventées après lui.

I

14. Des prétendues découvertes freudiennes, la plupart ne sont pas de lui, ou du moins ne le sont pas de manière aussi radicale qu'on veut bien le dire.

15. Freud n'a pas inventé l'inconscient. Seuls des ignorants peuvent soutenir l'énormité qui consiste à lui en attribuer la paternité. Dans un livre déjà ancien (1960), Lancelot Whyte ⁵ a montré que l'idée d'inconscient est présente dès le XVII^e siècle (c'est-à-dire dès que Descartes a conçu la notion d'âme à partir de la conscience), que le mot existe — en français, en anglais et en allemand — dès le XVIII^e, et qu'au XIX^e siècle, tout le monde en parle ! Il n'y a pas seulement la célèbre *Philosophie de l'inconscient* d'Eduard von Hartmann, qui date de 1869 ⁶ et développe une idée philosophique de l'inconscient qui se trouve chez les romantiques allemands. Il y a aussi l'utilisation courante qu'en font les psychologues. Donc lorsque, en 1895, Freud et Breuer publient les *Études sur l'hystérie* — où il est, d'ailleurs, fort peu question d'inconscient —, cette notion fait partie des concepts banals de la philosophie et de la psychologie. Quant à dire, comme on le fait parfois, que ces inconscients ne sont pas l'inconscient freudien, c'est évident dans la mesure où Freud y a apporté sa touche propre. Mais il faut quand même ajouter qu'il n'y a pas un inconscient freudien, mais plusieurs, et que, plutôt qu'une découverte ou une invention, l'inconscient est, chez lui, un problème dont la solution ne cesse d'évoluer de *l'Interprétation des rêves* en 1900 à la *Métapsychologie* en 1915 et à *Le Moi et le Ça* en 1923. Il serait donc absurde de prétendre que Freud nous aurait fait découvrir l'inconscient comme Christophe Colomb nous a fait découvrir l'Amérique.

16. Freud n'a pas non plus inventé l'idée de la guérison des troubles névrotiques par remémoration d'un événement traumatique oublié. D'ailleurs, chaque fois que, faisant la genèse de la psychanalyse, il évoque cette idée en racontant l'histoire d'Anna O., il en attribue la paternité à Breuer. Mais il semble parfois en faire une notion spécifiquement analytique et beaucoup s'imaginent encore que cette recherche de souvenirs traumatiques oubliés est propre à la psychanalyse. Or dès cette époque (autour de 1890) un auteur comme Janet l'utilisait de manière courante. D'ailleurs il suffit de lire la célèbre lettre de Descartes à Chanut du 6 juin 1647 sur son penchant pour les filles qui louchent pour se rendre compte que cette notion est ancienne. On en trouverait même des traces chez Platon.

17. Quand Freud parlera du transfert dans divers articles techniques autour de 1910, on aura parfois l'impression que cette notion est le fruit d'une longue élaboration et qu'il l'a découverte sans qu'il y en ait jamais eu trace ailleurs. Or il suffit de lire les écrits des psychothérapeutes de la fin du XIXe siècle pour se rendre compte qu'ils connaissaient parfaitement ce processus et qu'ils savaient l'utiliser. L'un d'eux ne va-t-il pas jusqu'à dire que les malades guérissent pour faire plaisir au médecin ? Donc Freud n'a pas inventé le transfert, ni son utilisation thérapeutique, encore que lui-même, et surtout ses successeurs en aient cherché des élaborations si sophistiquées que, de nos jours, la notion de transfert est devenue une véritable plaie que cherchent à exorciser certains psychanalystes à l'esprit critique aiguisé.

18. Dans le même ordre d'idées, on dit parfois que Freud a donné la parole aux hystériques. Or non seulement elles n'avaient pas attendu sa permission pour parler, mais Janet (toujours Janet !) ne cesse d'insister sur le fait qu'il faut laisser parler les malades et que cela prend beaucoup de temps et demande beaucoup de patience. Aussi comprend-on que le même Janet, dans le grand rapport sur la psychanalyse qu'il présente au Congrès Mondial de Médecine de Londres en juillet 1913 ⁷, soit tenté de dire que ce que Freud prétend avoir inventé, il le pratiquait lui-même depuis longtemps. De nos jours, on a tendance à se moquer de Janet et à l'accuser d'incompréhension. Mais sur beaucoup de points, il a raison. Certes, il se trompe sur certains aspects de la doctrine freudienne, en particulier, comme on le verra tout à l'heure, sur la théorie sexuelle. Mais pour le reste, il voit assez bien que Freud n'a nullement inventé bien des thèses dont on le crédite (et dont il se crédite).

19. On pourrait continuer ce parcours des grands thèmes du freudisme. On s'apercevrait très vite – souvent, d'ailleurs, avec l'accord de Freud lui-même – qu'ils sont des versions à peine renouvelées de thèmes plus anciens. De la notion de narcissisme, Freud attribue lui-même (faussement, d'ailleurs) la paternité à Nâcke ⁸. La trilogie ça-moi-surmoi fait fortement penser à la trilogie épithumétikon-noûs-thumos des livres IV et IX de la *République* et du *Timée* de Platon. D'ailleurs Freud reprend, dans *Le Moi et le Ça*, l'allégorie du cavalier qui se trouve dans le *Phèdre* de Platon (246 a, sq.). Et lorsqu'on lui dit que sa distinction Erôs-pulsions de mort correspond à la distinction empédocléenne *philia-neikos*, non seulement il acquiesce, mais il cite longuement une étude savante sur Empédocle ⁹.

20. Vous allez me dire : « Qu'importe tout cela ! Les mérites de Freud n'en sont nullement diminués ». Je suis bien d'accord s'il s'agit de dire, comme il le désirait lui-même, qu'il est continuellement en dialogue avec les grands penseurs passés et présents. J'ai moi-même pendant des années étudié avec une certaine jubilation la correspondance, à propos de la tragédie, entre l'analyse freudienne et les interprétations d'Aristote, de Hölderlin et de Nietzsche. Seulement, il ne faut pas, comme on le fait bêtement de nos jours, claironner de façon simpliste : « Freud le premier nous a dit que... », ni parler avec trop de naïveté de « coupure épistémologique ». C'est très bien que Freud rejoigne parfois Aristote, mais alors ne parlons pas de « révolution psychanalytique » !

B

21. En fait, pour beaucoup de personnes, au moins en France, la prétendue révolution psychanalytique concerne d'autres thèmes que ceux que je viens d'énumérer. Si vous ouvrez le livre intitulé *L'Apport freudien*, vous y trouverez une foule d'articles tournant autour du langage et du sujet où se lit, évidemment, la marque de Lacan. Je ne prétends nullement faire ici le procès du lacanisme en tant que tel, mais je voudrais simplement dire que la plupart de ces notions, qui occupent une si grande place dans la psychanalyse française, ne sont pas vraiment freudiennes.

22. Entre une prise en compte de ce qui, dans l'œuvre de Freud, est de l'ordre du langage et ce qu'on pourrait appeler d'un mot barbare la « langagisation » de la psychanalyse (pour parler plus correctement, évoquons le livre de G. Hottot, *L'inflation du langage...*¹⁰), il y a un monde. Au titre – absurde mais significatif – du livre de Françoise Dolto, *Tout est langage* (absurdité déjà dénoncée par Platon dans le *Gorgias*), il faut opposer le travail honnête de John Forrester, *Le Langage aux origines de la psychanalyse*¹¹, où l'auteur distingue nettement les cas où, dans l'œuvre de Freud, les processus langagiers sont interprétés à partir d'autre chose, et ceux, beaucoup plus rares, où ils sont la base même de l'interprétation. Toujours est-il que, justifié ou non, le « langagisme » psychanalytique n'est pas un apport freudien.

23. J'en dirai autant pour ce qui concerne le sujet (et a fortiori le « sujet barré »). La conceptualisation lacanienne ou paralacanienne repose sur une double opération : la première, c'est la fameuse « subversion du sujet »¹² ; la seconde, c'est le rétablissement d'une sorte de sujet du désir qui prend des formes plus ou moins sophistiquées. Or si, par subversion du sujet, on entend la dénonciation de l'illusion — par exemple cartésienne — par laquelle je m'attribue une âme au sens métaphysique, on peut bien dire qu'elle se trouve chez Freud. Mais il vaudrait mieux en créditer Hume ou Kant, car Freud, qui n'est pas philosophe, ne prend même pas la peine de se poser la question. Quant à l'idée de « sujet du désir », elle n'a pas de sens pour lui. À vrai dire, avec ces notions de « subversion du sujet » et de sujet du désir, et tant d'autres, on se trouve dans un univers qui non seulement n'a plus grand chose de freudien, mais où se mêlent de façon si étrange une clinique suspecte et une philosophie caricaturale qu'on se prend à regretter ce que l'œuvre de Freud a de plus simple et de moins prétentieux.

24. Peut-être trouvez-vous étrange que ce soit moi, philosophe, qui dise cela. Mais après avoir, pendant des dizaines d'années, assisté à des interprétations plus ou moins philosophiques de l'œuvre de Freud et en avoir cherché moi-même, j'en suis arrivé à me dire que, si nous le comprenons mal et si nous avons tendance à laisser échapper ce qu'il peut nous apporter de sérieux, c'est que nous avons fait, à son propos, trop de philosophie. De nos jours, les philosophes français sont dégoûtés de la psychanalyse parce qu'ils ont le sentiment d'avoir été victimes des séductions pseudo-philosophiques du lacanisme. Mais le mal pourrait remonter plus haut, peut-être à Freud lui-même, bien qu'il n'en soit pas responsable. En effet, bien qu'il ait voulu faire de la psychanalyse une science de la nature, il était en même temps un homme de culture ; et comme ses incursions dans les domaines de la littérature, de la religion et même — quoique fort modérément — de la philosophie sont marquées au sceau du génie, elles captivent notre attention au point d'apparaître — à tort — comme constituant l'« apport freudien ». À cet égard, l'aventure de Lacan et de ses disciples peut, par ses outrances, nous servir de leçon. En effet ils ont ajouté à toutes ces choses qui étaient de Freud sans être spécifiquement freudiennes (l'inconscient, la remémoration cathartique, le transfert, le ça, le moi et le surmoi, la pulsion de vie et les pulsions de mort) d'autres qui ne venaient pas de Freud (le langage, le sujet, etc.) et qui, en plus, les conduisaient si loin dans le sens pseudo-philosophique

que toute chance de trouver dans l'œuvre de Freud un apport plus proche du but médical et scientifique de l'auteur semblait disparaître ou, du moins, devenir si faible que personne ne songeait plus à en faire l'apport spécifique de Freud.

25. Et pourtant c'est bien cela, à savoir la thèse de l'origine des névroses dans un trouble de la sexualité prégénitale, qui constitue vraiment, à mes yeux, cet apport et qui justifierait le titre de cet exposé.

II

26. Tout le monde a lu les *Trois essais sur la théorie sexuelle* de 1905 et sait que Freud y traite de la sexualité infantile, c'est-à-dire d'une sexualité antérieure à la puberté et même à ce qu'il appelle « période de latence ». Tout le monde sait également que, pour lui, cette sexualité comporte deux érotismes prégénitaux, l'érotisme oral et l'érotisme anal, auquel s'ajoutera, à partir de 1917, l'érotisme phallique. En revanche, on néglige souvent le fait qu'il y a là des organisations et des processus d'ordre à la fois psychique et physiologique et que leur découverte s'inscrit dans la logique d'une recherche qui prend ses racines dans les intérêts médicaux de Freud plutôt que dans la psychologie. Pour mieux comprendre cela, il convient peut-être d'oublier provisoirement toutes les théories attribuées (à plus ou moins juste titre) à Freud et de suivre naïvement l'une de ses lignes de recherche.

27. En 1895, année où il publie avec Breuer les *Études sur l'hystérie* et où, bien entendu, la psychanalyse n'existe pas encore, Freud publie également un article au titre un peu compliqué ¹³ qui traite des « névroses actuelles », à savoir la neurasthénie et la névrose d'angoisse (à distinguer des « psychonévroses » que sont l'hystérie et la névrose obsessionnelle). Il y attribue la névrose d'angoisse à des comportements sexuels perturbés, en particulier au coït interrompu. C'est une étude très riche de références cliniques, très nuancée dans la description des symptômes, mais dont il ressort avant tout que les symptômes de la névrose d'angoisse consistent dans l'isolation et l'exagération des éléments du processus sexuel normal. Ainsi, la crise d'asthme de la névrose d'angoisse ne serait que la respiration haletante du coït « isolée et amplifiée » ¹⁴.

28. Je crois qu'il y a là le modèle à partir duquel Freud développera plus tard sa théorie sexuelle et que ce texte éclaire ce qui va constituer l'apport spécifique de Freud. En effet, il prend un processus connu de tout le monde, à savoir l'acte hétérosexuel adulte normal, avec ses éléments synchroniques (c'est-à-dire les processus génitaux, cardio-vasculaires, respiratoires, musculaires et psychiques) et ses étapes diachroniques (excitation, érection, orgasme, détumescence) et en fait le modèle à partir duquel il interprète la névrose. Cette épistémologie est exactement celle que proposait cinq ans auparavant, dans un article célèbre intitulé *Sur les qualités de forme*, un auteur qui avait été condisciple de Freud à l'université et qui deviendra un de ses amis, Christian Von Ehrenfels (les historiens des idées voient dans cet article ¹⁵ l'origine de la fameuse *Gestalttheorie*, dont le structuralisme des années 60 n'est qu'une variante).

29. Dans les années suivantes, Freud travaille aux grands ouvrages qui sont censés avoir posé les bases de la psychanalyse, en particulier à *l'Interprétation des rêves*, qui paraîtra fin 1899. Mais en même temps il déclare poursuivre sur un autre terrain une recherche plus malaisée dont témoignent les lettres à Fliess. Mais pour en avoir une idée, il faut lire ces lettres dans l'édition complète publiée d'abord en anglais, puis en allemand par Jeffrey Moussaïef Masson. En effet, lorsque, en 1950, Marie Bonaparte, Anna Freud et Ernst Kris les ont éditées pour la première fois, ils ont coupé la plupart des passages montrant comment s'élabore la « théorie sexuelle » en liaison avec les recherches de Fliess ¹⁶.

30. Ils ont coupé, par exemple, toute la série des lettres du 29 décembre 1897 au 5 mars 1898 où Freud parle de sa *Drèkkologie*, c'est-à-dire de sa « théorie de la merde » et qui témoignent, de manière assez amusante, de la recherche qui va conduire à la notion

d'érotisme anal : Freud, c'est visible, ne distingue pas encore, comme il le fera en 1905, le processus érotique et le processus physiologique sur lequel il s'appuie, mais il est sur la bonne voie.

31. Les éditeurs de 1950 ont également voulu faire croire que Freud ne participait pas aux recherches de Fliess, probablement parce qu'ils tenaient à perpétuer la légende d'après laquelle Fliess était fou et s'était embarqué dans une recherche délirante. Mais si l'on y réfléchit bien, cette recherche n'était pas absurde et était directement reliée à celle de Freud. En effet, Fliess est connu pour avoir, d'une part, insisté sur le lien entre le nez et les organes génitaux féminins et, d'autre part, cherché à expliquer bien des événements à la fois normaux et pathologiques (maladies, naissances, morts) à partir de rythmes de 23 jours (cycle masculin) et de 28 jours (cycle féminin). Or, même si ces recherches ont abouti à des conclusions absurdes dans lesquelles Freud a refusé de le suivre, elles correspondaient bien à l'orientation de Freud à cette époque. En effet, ayant cru, en 1895, pouvoir expliquer la névrose d'angoisse à partir du modèle de l'acte sexuel normal adulte, Freud s'est probablement vite aperçu que cela ne suffisait pas et qu'il fallait faire intervenir d'autres modèles sexuels qu'il s'est mis à chercher. Mais Fliess ne faisait rien d'autre : la menstruation est un processus sexuel, dont le rythme de 28 jours indique la dimension diachronique, tandis que la mise en relation du nez et des organes sexuels souligne, comme la crise d'asthme de la névrose d'angoisse, l'intervention, dans un processus, de divers éléments physiologiques dans la synchronie. Donc, même si Fliess s'est trompé, l'hypothèse n'était pas absurde ; et on comprend que, pendant des années, Freud ait fourni à son ami toutes sortes d'observations cliniques destinées à vérifier ou à invalider ses hypothèses. C'est cela qui apparaît dans les lettres ; mais Marie Bonaparte, Anna Freud et Ernst Kris l'ont escamoté.

32. Que s'est-il passé par la suite ? Freud a probablement pensé que l'expérience ne vérifiait pas les hypothèses de Fliess. La phrase connue de la lettre à Ferenczi du 6 octobre 1910 : « J'ai réussi là où le paranoïaque échoue »¹⁷, signifierait tout simplement – si le paranoïaque est Fliess, comme le suggère le contexte – que la découverte de la « théorie sexuelle » est une réussite dans le cadre épistémologique où les recherches de Fliess ont, au contraire, abouti à un échec. Il n'y aurait pas lieu d'y voir, comme le font certains auteurs, quelque profonde et obscure allusion au caractère paranoïaque de toute théorie. Il faudrait plutôt comprendre que, Freud et Fliess ayant cherché ensemble des organisations sexuelles synchrodiachroniques autres que celle que traduit l'acte sexuel normal adulte, Fliess a échoué avec sa théorie des rythmes tandis que Freud a réussi en découvrant la sexualité orale et la sexualité anale.

33. De fait, c'est bien comme des organisations et des processus synchro-diachroniques à la fois psychiques et physiologiques que sont décrits, dans les *Trois essais*, les érotismes pré-génitaux. C'est très net pour l'érotisme oral : en quelques lignes, Freud décrit la satisfaction du bébé après la tétée comme un processus analogue à l'acte sexuel avec « une sorte d'orgasme »¹⁸, c'est-à-dire un processus ayant un début, un milieu et une fin. C'est dit également, d'une manière à la fois plus développée, mais moins nette pour l'érotisme anal, sur lequel Freud éprouvera le besoin de revenir en 1908 avec l'article *Caractère et érotisme anal*¹⁹ et à propos duquel Lou Andreas-Salomé donnera en 1916 quelques explications lumineuses dans « *Anal* » und « *Sexual* »²⁰.

34. Nous sommes vraiment là au cœur de l'apport freudien. S'agit-il de banalités ? Peut-être, mais on les oublie, ou du moins on les minimise. L'oralité ou l'analité deviennent pour beaucoup de simples prétextes à repérer des images « symboliques » réjouissant le cœur des psychanalystes et choquant les bien-pensants (s'il en reste). Mais il suffit de lire Freud pour voir que ce sont pour lui des organisations, des formes, des processus. Il emploie toute une série de mots²¹ qui est très éloquente et qui montre bien que pour lui, qui était

originellement médecin, neurologue, physiologiste, les notions d'érotisme oral et anal correspondent à des processus psychiques mais également corporels. Freud dit même qu'on peut les observer et que, si l'on avait pris la peine d'observer les enfants, il n'aurait pas eu besoin d'écrire les *Trois essais* ²² ! Ainsi la « théorie sexuelle » (de la validité de laquelle on peut discuter) a le mérite de se présenter comme une hypothèse du même ordre que la découverte des phases de la grossesse ou celle de la circulation du sang. L'observation à laquelle renvoie Freud n'est certes pas facile, non plus d'ailleurs la mise au jour de la genèse des névroses par suite de perturbations des processus sexuels prégénitaux, et encore moins l'élaboration d'une psychothérapie permettant de les guérir. Mais il faut au moins commencer par bien voir de quoi il s'agit. Or cela, Freud l'a dit clairement et, sur ce point, son originalité est plus grande que dans tous les autres domaines où on lui attribue à tort des découvertes ou des inventions qui ne sont pas les siennes.

35. Il resterait à savoir pourquoi, dès le début, la « théorie sexuelle » ne s'est pas vu attribuer toute sa signification et comment, de nos jours, on pourrait en tirer un meilleur parti.

III

36. Ces questions pourraient faire l'objet de recherches très longues et très diverses, puisqu'elles concernent non seulement l'œuvre de Freud, mais encore tout le devenir de la psychanalyse depuis 1905, et cela à la fois dans son développement interne et dans ses rapports avec les autres disciplines, en particulier avec la médecine. On se contentera ici de quelques hypothèses : pourquoi donc, bien que tout le monde connaisse ou croie connaître la théorie freudienne qui place la cause de certaines névroses dans la sexualité prégénitale, cette théorie ne s'est-elle pas vu accorder toute l'attention qu'elle mérite ?

37. Il y a, d'abord, ceux qui, l'ayant comprise, l'ont rejetée pour des raisons morales ou pseudo-morales. Ainsi, un psychiatre suisse bien oublié de nos jours, mais qui avait à cette époque là un certain renom, Doumeng Bezzola, aurait, si l'on en croit la lettre de Jung à Abraham du 30 janvier 1908, traité Freud de « cochon psychologique » ²³, probablement à cause des liens entre l'érotisme anal et l'homosexualité.

38. D'autres, comme Moll, se contentent de dire que la théorie sexuelle de Freud n'est pas vérifiée par l'expérience. Et de fait, il y a, dans ce domaine, de la part de Freud, une audace interprétative qui contraste singulièrement avec la timidité des plus grands sexologues : l'édition de 1931 de la *Psychopathia sexualis* de Krafft-Ebing, révisée et largement augmentée par Moll ²⁴, a beau avoir 900 pages et faire état de 447 cas cliniques très variés, elle reste, du point de vue théorique, très en-deçà des 120 petites pages des *Trois essais* de 1905.

39. Mais il y a aussi ceux qui ne comprennent pas vraiment ce que Freud a voulu dire, et parmi eux il faut compter Janet. Dans ce célèbre rapport de 1913 (déjà évoqué ci-dessus) où il prétend – à juste titre – connaître depuis longtemps la plupart des idées qui commencent à faire la célébrité de Freud, il y en a une qu'il ne comprend pas, c'est la « théorie sexuelle ». À preuve l'usage répété et caricatural qu'il fait de l'expression « aventures sexuelles » ²⁵ pour désigner ce qu'il croit être l'étiologie des névroses selon Freud.

40. On en dirait autant de Jung. Mais ici, c'est plus déconcertant. En effet si, après la rupture, Freud a bien montré qu'en appelant libido l'énergie psychique en général, Jung n'a rien compris à sa théorie sexuelle ²⁶, on se demande quand même comment il a pu, jusqu'en 1914, supporter d'apparaître, aux yeux du monde savant de l'époque, comme appartenant à la même école que Jung, alors que celui-ci était parfaitement étranger à ce qu'il avait inventé de plus original.

41. Mais il y a pire, car le relatif effacement de la conception des érotismes prégénitaux comme organisations et processus à la fois psychiques et physiologiques n'est pas seulement le fait des adversaires de Freud : il y a contribué lui-même. Cette théorie n'occupe, dans les œuvres postérieures à 1905, et surtout dans les exposés destinés au grand public, qu'une place réduite par rapport à d'autres thèmes à propos desquels l'apport freudien est moins original. À cela on peut trouver deux raisons.

42. La première, c'est que, pratiquant des cures d'ordre psychologique, Freud et ses disciples ont éprouvé quelque peine à établir, entre la masse des matériaux « psychiques » fournis par les analyses et les aspects physiologiques, forcément limités, des érotismes prégénitaux, un lien efficace. Ainsi, bien que Freud ait écrit à Fliess le 22 septembre 1898 que le psychique ne pouvait « rester en l'air (*schwebend*), sans base organique », les analyses avaient tendance à se dérouler dans ce qu'on pourrait appeler le psychique pur, à savoir les paroles, les fantasmes, le transfert, les relations interhumaines, sans jamais rejoindre quoi que ce soit de physiologique.

43. La seconde — qui n'est pas incompatible avec la première — est que Freud et les psychanalystes ont laissé perdre une partie des ressources de la théorie sexuelle à cause de leur ambition et que Jung, malgré la rupture, a quand même été le mauvais génie de Freud. En effet, du maniement thérapeutique de la théorie sexuelle, on ne peut attendre, au premier abord, que des résultats modestes : l'interprétation et la guérison de certaines névroses, mais probablement pas de toutes, ni, a fortiori, des psychoses. Or lorsque, vers 1907, Freud entre en relation avec Jung et avec les psychiatres du Burghölzli, il croit voir s'ouvrir devant lui l'ensemble du champ psychiatrique : en 1908, Bleuler crée le concept de schizophrénie ; vers la même époque, Jung lui-même, abandonnant ses modestes recherches psychologiques du début, va s'embarquer dans d'ambitieuses spéculations sur la maladie mentale en général. Alors Freud veut être à la hauteur, d'abord avec eux, ensuite contre eux, mais toujours au même niveau. Et le voilà lui aussi privilégiant des notions psychologiques et philosophiques plus ambitieuses (narcissisme, structure de la personnalité, pulsions de vie et de mort), avec l'espoir non seulement d'interpréter aussi les psychoses, mais également d'apporter sa contribution aux grands thèmes de la culture (tragédie, origines de la civilisation, essence de la religion). À côté de tout cela, la modeste théorie sexuelle faisait piètre figure : elle a dû en souffrir.

44. Elle en a tellement souffert que cela a nui d'abord à la psychanalyse et ensuite, par contrecoup, aux possibilités de dialogue entre la psychanalyse et la médecine en général et, plus particulièrement, entre la psychanalyse et la neurologie, qui était pourtant la discipline que Freud avait pratiquée avec succès jusqu'en 1900, dialogue qui pourrait peut-être reprendre.

45. Sur la perte qu'a pu éprouver la psychanalyse à minimiser l'importance de la théorie freudienne des organisations prégénitales, contentons-nous d'une suggestion, d'ailleurs assez marginale, concernant la sublimation. Conçue, par référence trop étroite à son origine chimique, comme la transmutation d'une pulsion, cette notion — dont Ricœur dit à juste titre qu'elle pose plus de problèmes qu'elle n'en résout — est difficilement acceptable. En revanche, si l'on entend les érotismes prégénitaux comme des structures de fonctionnement, on peut concevoir la conduite dite « sublimée » comme une conduite de type supérieur (intellectuel, artistique, etc.) qui a la même structure synchrodiachronique que la conduite physiologique orientée vers le plaisir sexuel à laquelle elle se rattache, mais avec un contenu différent. Ainsi, le plaisir esthétique lié à l'audition et à la création musicales pourrait être mis en rapport avec les processus sexuels prégénitaux sans qu'il soit nécessaire de soutenir la thèse absurde de la transformation de la pulsion orale ou anale en « pulsion musicale ».

46. L'espoir d'un renouveau des rapports entre la psychanalyse et la médecine se heurte à la situation actuelle – déjà évoquée plus haut – de rupture, ou de manque d'intérêt, faisant suite à l'enthousiasme psychanalytique du milieu du siècle. On comprend les médecins et les neurologues : qu'ont-ils à faire de propositions qui, de l'aveu même des psychanalystes, échappent à l'observation clinique directe et ne peuvent être reconstruites qu'indirectement, en fonction d'une logique qui n'est pas la leur ? La psychanalyse actuelle paraît avoir bien oublié que, en 1920 encore, Freud disait que les manifestations de la sexualité prégénitale pouvaient aisément être repérées par l'observation des enfants !

47. On peut toutefois se demander si les progrès de la neurologie, et en particulier la possibilité actuelle de photographier le fonctionnement du cerveau vivant par les caméras à positrons, ne permettraient pas de faire apparaître, dans le fonctionnement du système nerveux, des organisations et des processus correspondant à ce que Freud désignait comme sexualité prégénitale. Des travaux relativement récents (1992) d'équipes de psychiatres de Los Angeles ²⁷ sur la répartition du glucose dans le noyau caudé droit chez des patients atteints de troubles obsessionnels compulsifs, avant et après la guérison, soit par thérapie comportementale, soit par antidépresseurs (fluoxétine, clomipramine) (il est regrettable qu'on n'ait pas également examiné des patients traités par la psychanalyse !) permettent d'espérer l'ouverture d'un champ de recherche intéressant où serait assurée une certaine continuité entre la physiologie sexuelle, les processus cérébraux, les conduites sociales, les fantasmes et le discours du patient.

48. Je ne sais pas si l'imagerie cérébrale confirmera ou infirmera l'hypothèse freudienne. Ce qui est ici en question, ce ne sont pas les relations de l'âme et du corps au sens de la philosophie classique, mais la possibilité de trouver des homologues structurales : existerait-il, correspondant aux fantasmes du patient, des structures cérébrales en fonctionnement, lesquelles correspondraient à leur tour à ces ensembles synchrodiachroniques de processus physiologiques (respiratoires, circulatoires, digestifs, oraux, anaux ou phalliques) que Freud désigne comme « sexuels », en donnant ici à ce mot la signification que lui donne le grand public et que son gros bon sens de médecin l'incitait à lui donner ?

49. Ainsi pourrions-nous comprendre que le véritable « apport freudien » ne se situe ni dans une des théories sophistiquées qu'on a tirées de lui par la suite, ni même – en dépit de ce qu'il semblait dire lui-même – dans la remémoration cathartique illustrée par le cas d'Anna O., mais dans ce qui s'amorce dans l'article de 1895 sur la névrose d'angoisse et qui s'épanouit dans les *Trois essais* de 1905.

Notes

1. Cet article est une version très légèrement remaniée d'un exposé d'initiation fait devant des étudiants de première année de médecine d'une université lyonnaise le 24 mars 1997.

2. *L'Apport freudien. Éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*, sous la direction de Pierre Kaufmann, Paris, Bordas, 1993, 635 pages.

3. L'Hérédité et l'Étiologie des névroses, cf. G.W. I, 411 ; O.C.P. III, p. 110. Dans ce qui suit, les références aux œuvres de Freud seront, sauf exception, pour le texte allemand, aux *Gesammelte Werke* (G.W.), S. Fischer, Frankfurt am Main, et, pour la traduction

française, à *Sigmund Freud, Œuvres complètes, Psychanalyse* (O.C.F.-P.), en cours de publication aux Presses Universitaires de France depuis 1989.

4. G.W., I, 416 ; O.C.F.-P. III, 115.

5. Lancelot Whyte, *The Unconscious before Freud*, New York, Basic Books, 1960 ; trad. fr., *L'Inconscient avant Freud*, Paris, Payot, 1971, 264 p.

6. Eduard von Hartmann, *Philosophie des Unbewussten*, Berlin, Karl Duncker's Verlag, 1869, 678 s.

7. Ce rapport, intitulé « La psycho-analyse », a été publié dans le *Journal de Psychologie*, t. 11, 1914, n° 1, p. 1-36, et n° 2, p. 97-129.

8. Au début de l'article de 1914, Pour introduire le narcissisme (G.W. X, 138 ; tr. fr. in *La Vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1969, p. 81). Laplanche et Pontalis font remarquer (*Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1967, p. 263) que si le terme est bien emprunté à Näcké, la notion vient de Havelock Ellis.

9. Cf. *L'Analyse avec fin et l'analyse sans fin* (1936), G.W. XVI, p. 91-92 ; trad. fr. in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, P.U.F., 1985, p. 260-262.

10. *L'Inflation du langage dans la philosophie contemporaine*, Bruxelles, 1979.

11. Paris, Gallimard, 1980, 396 p., coll. « Connaissance de l'inconscient ».

12. L'expression doit probablement sa fortune à la communication faite pas Lacan au colloque de Royaumont de septembre 1960 : « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (cf. Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Éd. du Seuil, 1966, p. 793-827).

13. Über die Berechtigung von der Neurasthenie einen bestimmten Symptomkomplex als « Angstneurose » abzutrennen (G.W. I, p. 313-342) ; trad. fr. : Du bien-fondé à séparer de la neurasthénie un certain complexe symptomatique sous le nom de « névrose d'angoisse » (OCF-P, III, p. 29-58).

14. « Isoliert und gesteigert » (G.W. I, 338). À la traduction : « isolés et accrus » des OCF-P, III, p. 54, il faut, nous semble-t-il, préférer l'expression « isolés et exagérés » du recueil *Névrose, psychose et perversion*, Paris, P.U.F., Paris, P.U.F., 1973, p. 35.

15. Ueber Gestaltqualitäten, *Vierteljahrschrift für wissenschaftliche Philosophie*, 1890, p. 249-292.

16. Ce choix de lettres a paru en traduction française dans le recueil intitulé *La Naissance de la psychanalyse* (Paris, P.U.F., 1956). L'édition complète due à Jeffrey Moussaieff Masson a pour titres :

– en anglais : *The Complete Letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess* (1887-1904), Cambridge, Mass. & London, England, 1985, The Belknap Press of Harvard University Press, 506 p.

– en allemand : *Sigmund Freud. Briefe an Wilhelm Fliess 1887-1904. Ungekürzte Ausgabe*, Frankfurt am Main, 1986, S. Fischer Verlag, 614 S.

Dans les pages qui suivent, les références aux lettres seront données uniquement par leurs dates.

17. Sigmund Freud / Sandor Ferenczi, *Correspondance 1908-1914*, trad. fr. Paris, 1992, Calmann-Lévy, p. 231.

18. « In einer Art von Orgasmus » (G.W., V, 81).

19. G.W. VII, p. 201-209.

20. Imago, 4, 1916, n° 5, p. 236-273 ; trad. fr. : « Anal » et « sexuel », in *L'Amour du narcissisme*, Paris, Gallimard, 1980, coll. « Connaissance de l'inconscient », p. 89-130.

21. Pour une liste plus complète de ces mots, qu'il me soit permis de renvoyer à mon article « Freud au ras des pâquerettes », *Psychanalyse à l'Université*, 19, n° 74, avril 1994, p. 27, n. 2.

22. G.W. V, p. 52.

23. « Psychologisches Schwein » (C. J. Jung, *Briefe I, 1906-1945*, Olten und Freiburg in Brisgau, Walter Verlag, 4te Aufl., 1990, S. 25).

24. C'est la traduction par Janet du texte de 1931 qui est éditée par Climats-Garnier, Paris, 1990.

25. Cf. « La psycho-analyse », *Journal de Psychologie*, 11, 1914, p. 106, 107, 111, 113, 119.

26. « Mais on renonce à tout l'acquis de l'observation psychanalytique depuis ses débuts si, en suivant l'exemple de C.J. Jung, on dilue le concept même de libido en le confondant avec la force pulsionnelle psychique en général » (préface de l'édition de 1920 des *Trois essais*, G.W. V, 12). À la même époque, dans une lettre à Claparède du 25 décembre 1920 dont la traduction française a été publiée récemment (OCF-P, XV, p. 351-352), Freud distingue très nettement sa théorie, celle de Jung et celle qui résulte d'une confusion des deux.

27. Lewis R. Baxter et al., « Caudate Glucose Metabolic Changes with Both Drug and Behavior Therapy for Obsessive-Compulsive Disorders », *Archives of General Psychiatry*, 49, sept. 1992, p. 681-689 ; Susan E. Swedo et al., « Cerebral Glucose Metabolism in Childhood-Onset Obsessive-Compulsive Disorder and Matched Normal Control Subjects », *Ibid.*, p. 695-702.